

Rue des Mélèzes

Claude Poissant

Number 75, Winter 1998

Contes urbains 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13755ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Poissant, C. (1998). Rue des Mélèzes. *Moebius*, (75), 85–98.

CLAUDE POISSANT

Rue des Mélèzes

Narratrice-conteuse: Loulou.

La comédienne aura sans doute trente ans même si Loulou en a douze. Elle aura une habileté pour le débit rapide tout en sachant rendre simple, sobre, nuancé ce conte moderne au style plus littéraire que dramatique.

Il est une fois
une petite municipalité banlieusarde ensevelie sous la
neige.

Le boulevard est tranquille,
ses rues parallèles et perpendiculaires,
admirablement déblayées de la dernière bourrasque,
scintillent de sapins, couronnes et autres traditionnels
gréements du temps des réjouissances.

La langue qu'on y parle est le français,
communément appelé le banlieusois
(«deuxième lumière à droite, un stop à droite, pis là
tout droite,
des ormes, des bouleaux, des saules, des mélèzes»),
et qui sent bon l'expression et la tournure
(«mon mosus» de grave toi, tu dis c't'au 5, mais t'évé5
c't'au 15,

j'ai tapé 4 Saisons, j'ai raté ton *Taratata*,
j'ai pogné *Bleu nuit* pis j'ai pas la fin») et qui appelle à l'élosion
(«pas faite par exiprès ma pitchounette,
les pointes d'la minoune 'taient trempes,
a stallé là pis chu resté jammé dans l'tunnel»).

Dans ce coin de pays chaleureux,
il est un petit cottage de brique beige avec des fenêtres os,
habillées de verticaux crème sur tapis taupe,

qu'il ne faut pas confondre avec celui du voisin, monsieur Ménaw,
qu'il ne faut pas confondre avec celui de la voisine, madame Bédaw,
et ainsi de suite jusqu'à La Cage aux Spaw.
Ici vous êtes chez les Poupaw,
mienne famille qui vous dégèle l'orgueil en un tour de micro-ondes,
et qui fête aujourd'hui le petit Jésus,
même si ce dernier a eu l'audace d'arracher à la vie il y a neuf mois
un membre des Poupaw,
en l'occurrence ma conceptrice, mon giron, ma moman.
Alors aujourd'hui on va forcer un peu plus la fête pour oublier que la dernière fois qu'on s'est vu c'est au crématorium et que ça chaudelarmait en veutu d'l'eau salée en v'là: Wildwood.

Francine, ma tante coupable à temps plein,
et Giovanni, son mari de Napoli en Italie, qui connaît tout de la vie
sauf la bonne colle à dentier,
et leur enfant modèle,
mon cousin Alex le silencieux, comme on dirait d'un revolver,
reçoivent pour la Noël,
question de perpétuer les souvenirs d'enfance,
d'en prévoir aux plus jeunes
– on sait jamais,
une bouffée nostalgique
empreinte de vieilles paroles moralisatrices et de regards compatissants pourra peut-être sauver quelqu'une
qui aura quitté sa petite banlieue
pour perdre la boussole
et faire le trafic de l'héroïne dans une sombre cité,
on sait jamais –,
mais surtout,
surtout,
cette réunion de famille sert à contenter feu grand-maman Sauvé qui,

selon ma tante Laurette,
nous observe de son nuage pour qu'on oublie rien.
Moi, je ne vois pas ce que j'ai à oublier ou à me souve-
nir de,
je sais juste que j'ai à vivre,
c'est déjà à la limite de mes limites,
et je sens que je risque de les dépasser ce soir
au festival de la famille.

Qui va là dans ce petit cottage content?
Laurette, ma tante parfaite, née du Saint-Esprit,
et Pierre, mon oncle Pierre-une-fois-c't'un-gars,
autrefois patenteux et poète maudit,
mais qui a troqué la sculpture
pour le geepprock, la mélamine et l'abri Tempo,
ainsi que leurs enfants Dan, le gay pyromane
qui a du charme au point de m'assumer fille à tapettes,
et Clémence, la grande brûlée,
une insignifiante et nécessaire victime
qui a pleuré quand Corey Hart a épousé Julie Masse;
Dorice, ma troisième tante, genre éducatrice organisa-
trice castratrice
et qui voudrait bien qu'on la trouve aubouttencrisse,
Point5, son chum A.A.,
sédatif,
et leurs trois fils, dont deux jumeaux de dix ans,
Caleb et Gros-Jean, identiques,
à la différence que l'un est sousdoué et deviendra justi-
cier,
et l'autre d'un style brisetoute,
qui préfère rugir à ronfler,
et que son frère s'empressera de faire enfermer les deux
doigts dans l'nez, au sens propre.
Le dernier,
je ne l'ai jamais vu, ils viennent de l'adopter,
ce qui est la meilleure chose à faire quand on a des
jumeaux,
même si c'est un «Noâr de Côte-d'Ivouâr»,
m'a dit Francine-coupable au téléphone.
Et pour compléter le portrait,
mon père Jacquot, veuf

– mes tantes pensent que c'est lui qui a tué ma mère –,
 ex-pétard, ex-motard, ex-bagnard, ex-buvard, ex-zutoir,
 ex-cætera,
 plutôt difficile à suivre
 (mais le fond est bon pis ça occupe ben du monde),
 père de Loulou, votre hôtesse,
 monstrueuse adolescente
 dont le simple clin d'œil complice
 annonce une suite infinie de films d'horreur,
 née à Montréal un 26 décembre (la date plate).
 J'ai d'ailleurs toujours été frustrée qu'on me fête pas,
 sous prétexte que le père Noël m'a fait deux cadeaux la
 veille,
 genre la boîte et son couvercle.
 J'ai toujours été frustrée
 de n'avoir jamais soufflé de chandelles sur un gâteau
 parce que ma mère était pas vraiment toute là
 et mon père pas beaucoup plusse,
 mais bon, c'est leur choix et leur choix me rend fru.
 Je suis hétéro à temps partiel,
 veux pas d'enfants,
 veux pas être recherchiste ou chroniqueuse,
 suis idéaliste,
 en période de désillusion depuis un gros deux mois,
 c'est-à-dire quand mon psy,
 grâce à son interminable silence,
 m'a fait avouer que j'avais des problèmes parce que ma
 mère est morte
 oh, quelle trouvaille!
 Je résume:
 Francine Giovanni Alex Laurette Pierre Dan Clémence
 Dorice Point5 Caleb Gros-Jean Ousmane Jacquot
 Loulou.
 Grosse soirée.

25 décembre, dix-sept heures zéro huit. Rue des
Mélèzes.

La porte s'ouvre.

Francine ma tante:

«T'es venue tu-seule.

T'as pas amené ton père?

C'est beau tes cheveux.
C'est quelle couleur?
Donne-moi ton manteau.
T'as pris l'autobus au métro, t'as pas eu peur?
Ferme la porte, on gèle.
C'est vrai, tu l'as pas vu le p'tit dernier.
Y'est noir mais pas trop, jusse assez,
mais tu peux pas pas dire qu'y est adopté.
Quand y'est dehors a'c la neige,
c'est queuque chose.
Tu fumes?
T'sais, y'a ben du monde pis a'c la chaleur.
J'veux dire le four qui a marché à 350 toute la journée.
Pis tsé pas quoi, la hotte est brisée mosusse.
Y viens-tu, Jacques?
Y'est rien arrivé au moins?»

Et soudain, elle crie vers l'intérieur: «C'est Loulou»
avec dans sa voix de soprano permanente un ton trop
haut,
comme une sirupeuse et fausse mélodie qui semble
prévenir:
«Attention, application du plan A,
à vos postes,
l'enfant calvaire, notre mission à tous, est dans l'porti-
que.»

Mais la paranoïa n'a pas d'emprise sur moi.

«Alex, viens voir ta cousine.
Occupes-toi-z-en, c'est ton amie,
moi je r'tourne à ma farce.
D'mande à Dorice pour un jus ou une liqueur.
Fais-toi faire un ha'f and ha'f, moitié ginger ale moitié
Clamato.
Alex, va montrer tes modèles à coller au sous-sol.
Ton onc' Giovanni t'en bas,
t'en train d'montrer la fournaise à Pierre,
parce que Pierre cherche un enduit spécial
pour protéger son r'vêtement qui r'couvre l'isolant.
Caleb, quessé qu'a dit ma tante Francine,

va jouer en bas avec ça,
ça égratigne les plinthes.
Ga là, c'est quoi ça,
Caleb, y écoute pas,
t'as toute égratigné la peinture
– y a dix ans pis y joue encore a'c un camion,
c'tu toto, un gars,
pis n'a deux pareils, faut pas être gâtée –
s'cuze-moi j'm'inquiète pou' ma dinde.»

La coupable me laisse enfin seule ou presque.
Alex, l'enfant modèle à coller,
me dévisage.
Haine ou amour, comment savoir?
Gros-Jean bondit,
et voyant son frère Caleb écorcher la peinture des murs
en y téléguidant son camion de pompiers,
il se lance vers la cuisine en criant «papa»,
question que Point5,
l'homme au sourire béat et aux conversations chiches
(comme dans humus)
ait quelque décision à prendre dans sa journée de Noël
à savoir qui est le plus essentiel,
le pompier ou la police.

Dans sa course vers la dinde,
Francine accroche Gros-Jean par la manche.
«Laisse faire ton père, Columbo,
pis toi l'zozo, lâche ton truck,
amène ta cousine en bas,
fermez le Nintendo
pis montrez-y... montrez-y... montrez-y queq' chose.
Vous d'vez ben avoir queq' chose à montrer, bout de
bonyeu.»
Les deux identiques,
obligés par l'hôtesse mais intimidés par ma beauté
urbaine,
me font perceptiblement signe de les suivre
pour me montrer leurs bouts de bonyeu,
ce que je ne fais pas,
et je les laisse disparaître vers les bas-fonds.

Et je reste seule abandonnée dans le portique.

(Respir)

Ma mère nous a quittés en mars dernier
d'une maladie causée
par un ensemble de perturbations physiologiques
et métaboliques
provoquées dans l'organisme par des agents agresseurs
variés
du type choc traumatique.
En fait, est morte de stress;
mais dans le langage des Poupaw,
ça s'est transformé en une défaillance émotionnelle ou,
plus clairement exprimé par mon cousin Dan le gay
pyromane,
en «bactérie mangeuse de nerfs».
Depuis, rien n'a pas été imaginé par la famille
sur la famille que nous étions,
chacun y allant de sa petite fable morale
(la brebis, l'ours et la mouche à marde),
ce qui augmentait le taux de culpabilité de Francine
à tel point que Dorice, sœur castratrice, dut la rassurer:
«Non mais, entre toi pis moi,
on l'haïssait not' belle-sœur
mais pas assez pour qu'a meure.»
Et les trois sorcières de s'encourager:
«C'est not' frère qui l'a tuée,
c'est not' frère qui l'a tuée,
c'est not' frère qui l'a tuée»,
jusqu'à ce que le bon Dieu leur dise:
«Ça va faire, les 'tites filles.»
Et Francine-coupable
et Laurette-parfaite
et Dorice-tratrice
se donnèrent une mission.
Mission Loulou.
Ah, le bénévolat!

Ce soir donc,
la fête de Noël a pour but d'éloigner le mauvais sort,

d'oublier la partie rongée de la famille
et de mettre un peu de pastel sur l'enfer traversé par les
Poupaw.

Si, jusqu'ici,
l'intêret porté à mon égard
tenait d'une honte compatissante et hypocrite,
si Loulou avait toujours été l'enfant
qui tenait des discours rebelles et iconoclastes
à cause d'une carence affective,
père bukovskien, mère obsessive,
si, jusqu'ici, personne n'a pris soin de cette Loulou,
le temps est donc venu,
avant qu'elle ne subisse l'influence de Dan la tapette
(«mais-des-fois-y-est-comique»),
d'y remédier,
et n'ayons pas peur des mots, de l'aimer.
D'aimer Loulou.
De m'aimer.
Mon père m'aime, mais bon, y est pas là, là.

Dédaignant donc les invitations fournaise et Nintendo,
je décide alors de me rendre au salon.

Juste à voir l'accueil des convives dans le salon grège,
je comprends le traquenard dans lequel je suis.

Un vent d'affection expressionniste souffle sur le tapis
taupe.

La nature morte laminée au-dessus du faux foyer,
prunes et kiwis,
se met à mûrir.

Cité Rock détente n'a de mélodies que pour moi.

Le sapin clignote.

Les cheveux d'anges m'agrippent.

Les boules boulent.

Laurette se rue sur moi

et m'éreinte d'une étreinte à couper le respir
pendant que Dorice s'évertue à m'embrasser avec
ardeur et bave, repoussant ainsi Clémence la martyre
dans le sapin piquant,
alors que Point5 grimace un sourire niais
dont le son rauque et velu me souffle son haleine de
gengivite,

et que, soudain revenu de sa fournaise,
Giovanni répète à satiété «maLouloumaloulou loulou-
malou»
jusqu'à ce que son dentier le quitte
pour tomber dans les mains d'Ousmane le petit nou-
veau
qui hurle à mes pieds son dépaysement.
Fascinant.
Je reste immobile de stupeur,
une totale catatonie,
telle
que mon cousin Dan beugle un «faites de l'air, câlce, a
va boster»
qui détourne l'attention qu'on me porte
sur la mornifle que sainte Laurette administre sur sa
nuque homosexuelle
qui résonne au point de figer l'image
et d'appeler un silence libérateur de quatre secondes.
J'en profite donc pour me défaire de l'emprise générale,
enjamber le bébé noir qui joue aux dents blanches sur
le tapis taupe,
et prendre une gorgée du punch mauve
que me tend mon oncle Pierre
(«une fois c't'un gars qui cherchait ses bobettes»),
avant que le brouhaha général ne reprenne
dans une série de flashes Polaroid qui m'aveuglent
à tel point que je me raccroche,
à ma honte,
au rigodon que joue Cité Rock détente
pour retrouver un tant soit peu mon équilibre.

Quelque chose me dit que, ce soir,
l'adversaire est de taille
et qu'il me faudra être très stratégique pour contrer la
bêtise
qui a mis ses plus beaux atours,
– confirmé par l'ensemble salopette en corderoi tur-
quoise.
J'ai beau avoir un certain vécu,
être née dans le nucléaire,
le cancer gay, les B 52

et si j'étais un homme je serais capitaine plus fort que l'ébène,
avoir tété ma mère au bar-café-resto-dépanneur Le Lux,
je sens ici qu'il me manque une certaine force vitale pour prédire le comportement du banlieusard de sang. Moi, quand je prends un pont, c'est pour aller loin. On peut dire tout ce qu'on veut contre Rosemère ou Belœil, mais quand on est là en plein hiver sur la rue des Mélèzes, drogué par les odeurs de pot-pourri (cocotte cannelle et copeaux)...

Dan me verse alors son scotch dans mon jus de lilas, et me dit: «Tu vas n'avoir de besoin.»
J'adore le scotch,
je me laisse aller à l'excitation des festivités, et au déballage exhaustif de cadeaux personnalisés, d'un modèle de Spice Girls à coller pour Alex au *Paysages intérieurs, guide de la décoration* pour Francine
– ça f'ra pas d'tort –,
jusqu'aux couteaux à steak pour Dorice la castratrice. Point5 ramasse les papiers avant même qu'ils ne touchent au tapis taupe, et les empile dans la boîte de carton du magnifique déshumidificateur marron que Laurette a donné à Pierre.
Clémence essaie par-dessus son ensemble salopette en corderoi turquoise l'écharpe et la cagoule en laine rose et rouille offertes par sa marraine Francine, et supplante ainsi le sapin.
Tandis que Laurette s'étonne devant l'ergonomie si intelligente des petites fourchettes à escargots, que Gros-Jean Gretsky et Caleb Bukaboom aiguisent leur haine sur l'injustice d'avoir eu des patins identiques,

et que le petit Ivoirien de Saint-Basile-le-Grand
à quatre pattes sur le tapis taupe
s'étrangle avec un long ruban blanc qui a échappé à
Point5,
moi j'entends:
«Voilà Loulou ce que c'est que le fun,
ce que c'est que la famille,
ce que c'est que l'équilibre,
ce que sont les vraies valeurs.»
Serais-je en train de me laisser...
Ça y est...

Je ne vois même plus l'ironie dans le sourire de Dan,
et... je l'avoue,
j'éprouve même un peu de plaisir
devant cet échange de cadeaux ridicules
mais tellement, han tellement humain,
et ça sent bon la tourtière.
Même brûlée.
C'est si beau la maladresse,
et la contradiction c'est joli sans contredit.
À quoi bon la révolte?
Pourquoi refuser,
au nom de la rébellion contre le petit pouvoir du petit-
bourgeois,
de s'abandonner aux petits plaisirs?
Peut-être n'ont-ils pas eu la chance de la souffrance,
car je sais,
la misère est loin de Boisbriand à Kinshasa.
Il faut prendre ce qu'on a,
accepter ce qu'on nous donne,
donner ce qu'on peut.
Il faut savoir r'garder les choses selon l'angle de chacun,
de l'ayatollah (**pointant quelqu'un dans la salle**)
jusqu'à toi....
Un peu de métaphysique positive ne peut me faire de
tort?

Bien sûr, à étudier les comportements émotifs de ce
cottage content,
je crains la mort de la morosité,

la défection du cynisme.

Mais j'ai besoin de croire en quelque chose.

J'ai besoin de croire en quelque chose.

J'ai besoin de croire en quelque
chose.

Avant l'adolescence.

Sinon je risque tout.

Bas les pattes, l'agnosticisme!

Ma famille m'offre cette simplicité d'être,
quel beau geste!

et moi, je suis là

– j'aurais pu pas v'nir –

à mordre la dinde qui me nourrit,

et dont la farce m'illumine l'intérieur?

... hostie.

(Soupir)

Moi qui ai tout fait depuis ma naissance pour nourrir
leur indifférence,

moi qui vomis les festivités chrétiennes,

les emballages-cadeaux et les chérubins en plâtre,

je lutte en ce moment

pour la résurrection de mes valeurs urbaines et esthétiques.

Même Dan, le gay pyromane,

depuis qu'il a goûté les cretons maison,

prend soudain l'apparence d'une tapette ordinaire.

Francine est disparue à la cuisine,

les convives rotent discrètement leur tendresse infinie,
quand soudain la tradition m'assaille.

Ça y est, le crime est commis.

Clémence ferme les lumières

et les jumeaux entonnent avec zèle:

«Ma chère Loulou, c'est à ton tour

– et tous se joignant –

de te laisser parler d'Amour,»
et Francine qui transporte la bûche de Noël
qui brûle la chandelle par les douze bouts de
Loulou,
la bûche la bûche la bûche,
et tous qui chantent pour moi,
mais ma fête c'est demain
et on ne la fête pas,
c'est ça la tradition,
laissez-moi tranquille, gens du pays,
j'ai horreur de la bûche,
de ce cylindre endormi dans sa pâte,
et recouvert de tapis taupe,
bonne fête Loulou, on t'aime, le jour de Jésus
non jamais,
et tous vous le saviez,
Dan traître,
Francine coupable Laurette parfaite Dorice
police,
Giovanni Point5 oncle Pierre,
je suis traquée,
suburban terrorism,
je n'aime pas la bûche,
j'ai douze ans moman
je ne grandis pas sur la rue des Mélèzes,
je n'éteindrai pas ces chandelles,
je veux rester celle qu'on oublie,
celle qu'on évite,
celle qui ne disparaît jamais dans vos murs,
je veux qu'on m'oublie
pour ne pas qu'on m'oublie.

Une sonnerie.

C'est Jacques.

Je plonge mes deux mains dans la bûche,
les chandelles dégringolent, les napkins s'enflamment,
et Dan qui souffle sur les flammes pour que la maison
grise rougisse.

Et tous se ruent vers la sortie
emportant avec eux des couvertes et des manteaux,
croisant à la porte mon papa sans même le regarder.

La maison de la rue des Mélèzes brûle lentement de
tous ses sentiments.

Je sors de la maison la dernière, dans les bras de
SuperDan.
Jacques est enfin là,
son visage se plisse d'un drôle de regard,
il est en retard comme toujours,
mais avant les pompiers.
Je lui saute dans le cœur.
Il est minuit.
Bonne fête, Loulou.
C'est fou comme c'est bon quand y a queq' chose qui
brûle en nous.
Papa,
viens on s'en va.
Papa,
quel pont on prend pour aller à Jérusalem?

(Bruit de sirène)